T**exte 01 :**

Mal de gorge, mal de tête, nez bouché puis nez qui coule… Les symptômes du rhume sont désagréables et handicapants au quotidien. Mais il existe des méthodes simples et efficaces pour prévenir cette infection qui sévit à chaque changement de saison.

Pouvant être causé par pas moins de 200 virus, le rhume, également connu sous le terme médical rhinopharyngite, correspond à une inflammation du pharynx et de la muqueuse des fosses nasales. Il est la conséquence des changements de saisons et de températures, qui fragilisent les muqueuses et entraînent une plus grande circulation des virus. Bien que bénigne, cette infection virale est très contagieuse et provoque toux, mal de gorge, écoulement nasal, douleurs musculaires et fièvre modérée.

Le rhume se transmet par contact direct, c’est-à-dire par voie manu portée : en serrant la main d’une personne infectée, en touchant les poignées de porte, en tenant les barres dans les transports en commun… De véritables réservoirs de virus. Il faut se laver régulièrement les mains. C’est le moyen le plus facile et le plus efficace.

Côté hygiène, les personnes malades ont également leur rôle à jouer pour limiter la contagion puisque le rhume se transmet aussi par contact indirect (par voie aérienne, en gouttelettes : quand on éternue ou quand on tousse) …

**Morgane Garnier - Medisite**

**Lundi, 15 Octobre 2018**

**Questions :**

1- Donnez un titre au texte.

2- Quel est le problème abordé dans le texte ? Quels sont les facteurs de sa propagation ?

3- Qui est le destinateur et le destinataire du document ?

4- Quel est le champ lexical le plus dominant dans le texte ? Donnez-le en illustrant.

5- Nous faisons face à un nouveau virus ressemblant à celui évoqué dans le texte mais d’une dangerosité extrême. Faites une rédaction (d’une quinzaine de lignes) destinée à sensibiliser les gens à prendre toutes les précautions nécessaires pour réduire sa propagation.

**Texte 02 :**

**Murakami, l'ange du bizarre**

Le grand maître japonais de l'illusion est de retour avec un roman hypnotique qui brasse toutes les inquiétudes de notre temps. Virtuose ! La traduction du dernier livre d'Haruki Murakami, 1984, est très attendue en France. Une prose légère comme une ombrelle, des musiques évanescentes, des secrets cachés derrière d'autres secrets, l'auteur de La Ballade de l'impossible est un fabuleux illusionniste, un braconnier de l'invisible dont l'œuvre ne cesse de distiller un sentiment fugace, obsédant, que les Japonais décrivent en trois mots - mono no aware, la poignante mélancolie des choses. Et, quand on s'aventure dans un roman de Murakami, il faut aussi accepter de perdre nos repères. Sa recette ? Traverser les miroirs, pour mieux nous égarer. Décrire la réalité comme si elle était un rêve et nous raconter des rêves que l'on croit vrais.

**André Clavel, L'Express, 25 août 2011**

**Questions** :

1- Quel est le thème abordé dans le texte ?

2- L’auteur du texte nous évoque un évènement marquant, de quoi s’agit-il ?

3- Quel est le registre employé par l’auteur dans le texte ? quel est l’intérêt d’utiliser un registre pareil ?

4- Quel est le type du texte ? Justifiez votre réponse.

5- Faites ressortir les éléments paratextuels qui existe dans le document.

**Texte 03 :**

**Je ne sais pas de quoi sera fait demain…**

Une interview avec le slameur Grand Corps Malade, lors de son concert à Berlin, janvier 2010.

**Qu’est-ce qui vous fascine dans le slam ?**

Dans ces soirées-là justement, ce qui me fascine, c’est la diversité des thèmes et des émotions. Il y a un texte qui va te faire éclater de rire, un texte qui va te mettre les larmes aux yeux. Voilà, j’aime ces moments-là et ce que j’aime surtout dans tout ça, c’est les mots.

**Ce que vous faites, ce sont des chansons, des poèmes, des textes ?**

Le slam, à la base, c’est acapella, sans musique. Il n’y a pas de support musical, pas de support rythmique, pas de décors, pas de costumes, pas de lumière, c’est vraiment le mot à nu, tout est là juste pour le mot. Après, moi j’ai mis de la musique, mais je continue à aller slamer dans les petits bars.

**Ça ne vous fait pas bizarre de donner un concert à Berlin alors que la langue nationale n’est pas le français ?**

J’ai fait pas mal de concerts à l’étranger, mais c’était toujours dans des pays francophones, je suis allé au Mali, au Québec, en Suisse et en Belgique. Mais là, c'est mon tout premier concert dans un pays où la langue natale n'est pas le français. Je sais qu’il y aura pas mal de Français dans la salle et qu’il va y avoir aussi pas mal d’élèves qui étudient le français. Donc, ça me rassure un petit peu.

**C’est la première fois que vous êtes ici à Berlin ?**

Je crois que je suis passé une fois une heure à Berlin dans ma vie dans un voyage scolaire, je devais avoir onze ou douze ans.

**Quelle est votre impression ?**

J’ai bien aimé, je suis venu un peu plus tôt exprès, et voilà, pendant deux, trois jours j’ai eu très froid ! J’ai pu voir les incontournables lieux touristiques : je suis allé voir la Porte de Brandebourg, le Mémorial, le Reichstag, le Check Point Charlie.

**Vous avez écrit une chanson sur Saint-Denis, avez-vous l’intention d’en écrire une sur Berlin ?**

Non. Parce que j’ai vraiment besoin de très bien connaître la ville, ou quel que soit le sujet d’ailleurs. Et même par respect pour les Berlinois, je ne peux pas écrire une chanson sur Berlin alors que je n’ai vu que les trois lieux touristiques, et une chambre d’hôtel !

**Est-ce que vous connaissiez des slameurs allemands avant de venir ici ?**

J’avais un petit peu entendu parler de Bas Böttcher, je savais qu’il était très actif mais je ne le connaissais pas personnellement.

**Qu’est-ce qui vous donne de la force dans la vie ?**

Plein de choses. Le soleil, le ciel bleu.

**Il y a un trait de caractère que vous n’aimez pas du tout chez les gens ?**

Je n’aime pas les gens qui ont des a priori, les gens intolérants, qui, sans connaître, ont comme ça des jugements de valeur, je n’aime pas les gens pessimistes, je peux comprendre qu’il y ait des moments où on n’est pas optimiste mais voilà, je pense qu’il y a toujours un petit truc qu’on peut voir de manière positive.

**Merci !**

Interview: Alina, Emillia, David, Sidney, Anastasia **© Grand méchant loup, eEducation Masterplan Projekt**

**Questions :**

1- Que représente le document ci-dessus ?

2- Dans le document il s’agit d’un art particulier, lequel ? Quelles sont les particularités de ce dernier ?

3- Lors de sa visite à Berlin, l’artiste a visité des lieux touristiques, lesquels ?

4- Donnez les différents éléments de communication qui existent dans le document (selon le schéma de communication de Jakobson)

5- Faites ressortir les éléments paratextuels qui existent dans le document.

6- L’artiste a évoqué une catégorie de gens qu’il n’aime pas. Parlez-en en donnant votre avis personnel sur le sujet.

**Questions en rapport avec les trois textes :**

- Les trois documents précédents (texte 1, 2 et 3) ont des caractéristiques similaires. A votre avis, pouvons-nous considérer ces documents comme étant littéraires ? Justifiez votre réponse en expliquant pourquoi. (Vous pouvez vous aider du document remis par les enseignants durant le cours, document sur les types de textes).

**Texte 04 :**

Les curieux événements qui font le sujet de cette chronique se sont produits en 194., à Oran. De l’avis général, ils n’y étaient pas à leur place, sortant un peu de l’ordinaire. À première vue, Oran est, en effet, une ville ordinaire et rien de plus qu’une préfecture française de la côte algérienne.

La cité elle-même, on doit l’avouer, est laide. D’aspect tranquille, il faut quelque temps pour apercevoir ce qui la rend différente de tant d’autres villes commerçantes, sous toutes les latitudes. Comment faire imaginer, par exemple, une ville sans pigeons, sans arbres et sans jardins, où l’on ne rencontre ni battements d’ailes ni froissements de feuilles, un lieu neutre pour tout dire ? Le changement des saisons ne s’y lit que dans le ciel. Le printemps s’annonce seulement par la qualité de l’air ou par les corbeilles de fleurs que des petits vendeurs ramènent des banlieues ; c’est un printemps qu’on vend sur les marchés. Pendant l’été, le soleil incendie les maisons trop sèches et couvre les murs d’une cendre grise ; on ne peut plus vivre alors que dans l’ombre des volets clos. En automne, c’est, au contraire, un déluge de boue. Les beaux jours viennent seulement en hiver.

Une manière commode de faire la connaissance d’une ville est de chercher comment on y travaille, comment on y aime et comment on y meurt. Dans notre petite ville, est-ce l’effet du climat, tout cela se fait ensemble, du même air frénétique et absent. C’est-à-dire qu’on s’y ennuie et qu’on s’y applique à prendre des habitudes. Nos concitoyens travaillent beaucoup, mais toujours pour s’enrichir. Ils s’intéressent surtout au commerce et ils s’occupent d’abord, selon leur expression de faire des affaires. Naturellement ils ont du goût aussi pour les joies simples, ils aiment les femmes, le cinéma et les bains de mer. Mais, très raisonnablement, ils réservent ces plaisirs pour le samedi soir et le dimanche, essayant, les autres jours de la semaine, de gagner beaucoup d’argent. Le soir, lorsqu’ils quittent leurs bureaux, ils se réunissent à heure fixe dans les cafés, ils se promènent sur le même boulevard ou bien ils se mettent à leurs balcons. Les désirs des plus jeunes sont violents et brefs, tandis que les vices des plus âgés ne dépassent pas les associations de boulomanes, les banquets des amicales et les cercles où l’on joue gros jeu sur le hasard des cartes.

On dira sans doute que cela n'est pas particulier à notre ville et qu'en somme tous nos contemporains sont ainsi. Sans doute, rien n'est plus naturel, aujourd'hui, que de voir des gens travailler du matin au soir et choisir ensuite de perdre aux cartes, au café, et en bavardages, le temps qui leur reste pour vivre. Mais il est des villes ou des pays où les gens ont, de temps en temps, le soupçon d'autre chose. En général, cela ne change pas leur vie. Seulement, il y a eu le soupçon et c'est toujours cela de gagné.

Oran, au contraire, est apparemment une ville sans soupçons, c'est-à-dire une ville tout à fait moderne. Il n'est pas nécessaire, en conséquence, de préciser la façon dont on s'aime chez nous. Les hommes et les femmes, ou bien se dévorent rapidement dans ce qu'on appelle l'acte d'amour, ou bien s'engagent dans une longue habitude à eux. Entre ces deux extrêmes, il n'y a pas souvent de milieu. Cela non plus n'est pas original. A Oran comme ailleurs, faute de temps et de réflexion, on est bien obligé de s'aimer sans le savoir.

**Albert Camus, *La Peste* 1947. (L’incipit)**

**Questions :**

1- Définissez l’incipit.

2- Quel est l’objet du texte (qu’évoque-t-il ?)

3- Comment Oran est-elle présentée dans le texte ?

4- Le narrateur met l’accent sur la banalité de la ville et la monotonie de la vie de ses habitants. Montrez comment l’auteur a-t-il procédé pour rendre compte de cela.

5- Dans sa description de la ville, le narrateur donne-t-il un aspect positif à cette ville ? Pourquoi ? Qu’est-ce qui le prouve dans le texte ?

6- Faites ressortir des figures de styles du texte. Expliquez-les. A votre avis, quel est l’intérêt d’utiliser ce genre de procédés littéraires ?

7- En vous basant sur des recherches documentaires, faites une courte rédaction (une quinzaine de lignes) personnelle où vous allez parler de la tendance littéraire à laquelle appartient l’auteur (l’absurde) en donnant ses caractéristiques et quelques exemples de la littérature.

8- A votre avis, pourquoi est-ce que l’écriture de l’auteur dans ce texte, ainsi que dans toute son œuvre paraît une écriture pessimiste ? (sous forme de rédaction d’une quinzaine de lignes).

***Documents complémentaires :***

***Article 01 :***

Salim Jay au « Le Quotidien d’Oran »: « La littérature algérienne est beaucoup plus riche, beaucoup plus vaste et beaucoup plus surprenante que les idées reçues à son sujet » mardi 7 août 2018 à 11:02

**Source de l'article : Le quotidien-oran.com**

Par Amine Bouali

Salim Jay est un écrivain et un critique littéraire franco-marocain renommé. Il est né en 1951 à Paris et a vécu à Rabat de 1957 à 1973.

Installé dans la capitale française depuis, il a publié une trentaine d’ouvrages dont le « Dictionnaire des écrivains marocains » en 2005, un livre de référence pour qui veut connaître la littérature du pays voisin. Son ouvrage « L’oiseau vit de sa plume » est une plongée dans le milieu littéraire parisien et « Tu ne traverseras pas le détroit », un texte puissant sur le drame des harragas. Comme journaliste, Salim Jay est connu notamment pour avoir réalisé une série d’entretiens avec le regretté écrivain Mohammed Dib, sur la radio France-Culture.

Actuellement, il anime une rubrique littéraire dans le magazine Qantara et écrit, depuis Paris, une chronique quotidienne qui paraît dans le quotidien casablancais Le Soir Échos. À l’occasion de la publication de son dernier livre « Le Dictionnaire des romanciers algériens », Salim Jay a bien voulu répondre aux questions du Quotidien d’Oran.

Le Quotidien d’Oran.: Salim Jay, vous venez de publier ce mois de mars 2018, chez l’éditeur casablancais La croisée des chemins, un «Dictionnaire des romanciers algériens» qui va ressortir, en octobre prochain, également à Paris.

Pour quelles raisons avez-vous entrepris un tel travail d’analyse et de compilation ? Rappelons que vous avez publié, en 2005, un «Dictionnaire des écrivains marocains», un ouvrage qui fait toujours référence.

Salim Jay : S’il y a compilation dans mon ouvrage, c’est seulement la reproduction d’une partie de mes propres articles consacrés à des écrivains algériens depuis plus de 40 ans, mais la part inédite est largement plus importante. Comme je le disais à Mohammed Dib, lors des entretiens qu’il m’accorda pour l’émission radiophonique de France-Culture «A voix nue», j’avais d’abord découvert son oeuvre dans un manuel, durant ma scolarité. J’ai eu ensuite, adolescent, la chance que le metteur en scène marocain Farid Ben M’barek me donne à lire en revue «Mohammed prends ta valise» de Kateb Yacine. La chance a fait que je me suis trouvé en 1969 ou 1970, je ne sais plus, au Théâtre de l’Ouest parisien, observant comment Mohamed Boudia dirigeait des comédiens sur ce texte. Suprême hasard, la dernière fois que je vis Kateb Yacine, j’habitais dans le XIVe arrondissement de Paris, dans ma même rue que son ami sculpteur Bouhadef, et Kateb portait tant bien que mal une énorme valise. Je la lui pris des mains. C’est vous dire que ma relation à la littérature algérienne n’est pas seulement constituée de centaines d’heures de lecture. J’ai même eu la chance d’interviewer Mouloud Mammeri pour la radio marocaine mais ce dont je me souviens avec le plus d’émotion, c’est de m’être trouvé à la terrasse du Balima, à Rabat, et d’avoir conversé avec le poète Moufdi Zakaria dont j’ignorais alors qu’il était l’auteur des paroles de l’hymne national algérien.

C’est vous dire combien la chance a joué son rôle dans ma constante attention à la littérature algérienne ! Pour rédiger ce Dictionnaire, j’ai profité de mes écrits anciens mais j’ai surtout choisi de découvrir des romans d’auteurs perdus de vue ou dont les livres, plus récents, n’ont pas bénéficié de la notoriété qu’ils méritent pourtant, selon moi. Et c’est par dizaines que j’ai ainsi lu et commenté des écrivains doués et demeurés dans l’angle mort.

Q.O.: Votre compagnonnage avec la littérature algérienne est ancien. Quels seraient, selon-vous, les grandes «lignes de démarcation» qui marqueraient son évolution, depuis, disons, les premiers textes de Feraoun, Dib, Kateb, jusqu’aux jeunes romanciers des années 2000 ? Peut-on décrire cette littérature algérienne comme un univers homogène ou, au contraire, donne-t-elle l’image d’une sorte de magma en ébullition ?

S. J.: Un Dictionnaire ne se découpe pas par périodes mais égrène des patronymes dans l’ordre alphabétique. Cependant, il m’arrive de revenir sur certains auteurs dans d’autres entrées que celle qui leur est spécifiquement consacrée. Cela me permet d’indiquer l’influence de tel ou tel ou de comparer la manière que des écrivains ont de traiter des événements ou des situations qui les ont marqués. Ce qui m’a frappé en plongeant si longtemps dans cet océan de mots, c’est, contrairement aux idées reçues, la variété des tempéraments et des univers. Au sein d’une même oeuvre, et l’exemple le plus admirable est celui de Mohammed Dib, il peut y avoir un renouvellement constant de l’inspiration. C’est également manifeste, entre autres, chez le romancier de langue arabe Waciny Laredj mais on pourrait citer tout aussi bien Habib Tengour qui écrit en français. Il y a tant de monde dans mon «Dictionnaire des romanciers algériens» que j’éprouve quelque scrupule à citer tel ou tel. Je suis particulièrement heureux d’avoir eu l’occasion de saluer l’œuvre de Myriam Ben et notamment sa longue nouvelle «L’enfant à la flûte» où elle se raconte jeune institutrice mêlée au combat de ses camarades maquisards. Je suis aussi heureux d’avoir pu évoquer longuement Rabah Belamri, Mourad Bourboune et aussi les textes de prose du poète Malek Alloula.

Mais je n’en finirais pas de citer les romanciers que je me réjouis d’avoir évoqués dans mon livre, en plus des noms qui viendront naturellement à l’esprit de chaque lecteur.

Q.O.: Dites-nous quelques mots sur la littérature algérienne d’aujourd’hui et les grands noms qui font sa renommée, les Kamel Daoud, Boualem Sansal, Waciny Laredj, Amin Zaoui…, etc.?

S.J.: Ce que vous appelez les grands noms d’aujourd’hui, ce sont les auteurs bénéficiant de la plus importante couverture médiatique, ce qui n’enlève rien à leur talent, bien sûr, mais je me suis aussi préoccupé de faire connaître des écrivains moins bien défendus dans la presse.

Qui connaît le merveilleux roman de Zadig Hamroune «Le pain de l’exil» ? Lit-on Bachir Mefti autant qu’il le mérite ? Et publiera-t-on un jour en Algérie l’étonnant roman d’Abdel Hafed Benotman «Eboueur sur échafaud» qui date de 2003 ?

Q.O.: Au cours de votre immersion dans la littérature algérienne, vous avez voulu, selon les mots de votre éditeur, «rendre justice à tant de nouvelles voix très originales». L’écriture de votre «Dictionnaire des romanciers algériens» a-t-elle été l’occasion de découvertes littéraires, de belles surprises de lecture?

S. J.: J’ai été particulièrement heureux de lire et de chercher à faire lire Aziz Chouaki, Ali Magoudi, Adlene Meddi, dont le dernier roman «1994» est évoqué seulement dans la réédition de mon Dictionnaire à paraître en octobre à Paris, huit mois après sa publication à Casablanca. J’ai aussi été très heureux de lire Mohamed Sari et de saluer «La Maquisarde» de Nora Hamdi ou encore les romans de Samira Sedira mais il y a tant d’oeuvres qui m’ont requis…

Q.O.: Si vous deviez trouver une place, une «enseigne», M. Salim Jay, pour la jeune littérature algérienne sur la scène littéraire mondiale actuelle, quelle serait-elle ?

S. J.: La seule chose dont je sois sûr à propos de la littérature algérienne, c’est qu’elle est beaucoup plus riche, beaucoup plus vaste et beaucoup plus surprenante que les idées reçues à son sujet.

***Article 02 :***

**Journal Liberté/ Rubrique : Culture / Culture**

***Hamid Grine et Djamel Mati au “Mille et une news”***

**L’avenir de la littérature algérienne francophone en débat**

Quels sont la situation et l’avenir de la littérature algérienne francophone en Algérie ? C’était le sujet abordé à la soirée des milles et une news organisée par le quotidien Algérie News à la librairie Socrate lundi dernier. Les invités de cette rencontre littéraire n’étaient autres que les écrivains Djamel Mati qui a fait énormément parler de lui avec son roman LSD et Hamid Grine avec Le café de Gide. Ce débat littéraire a été présenté par Mohamed Lakhdar Maougal, qui s’est notamment attardé sur la manière d’écriture dans les années 1980-1990, tout en évoquant et présentant l’écrivain Djamel Mati, qui s’inscrit dans un style particulier. “C’est une écriture du renouvellement qui se distingue des autres écrits”, explique-t-il. Il a également évoqué la carrière littéraire de Hamid Grine qui est, d’après lui : “Un auteur productif et qui explore les préoccupations esthétiques du renouvellement de l’écriture”. Après la présentation des auteurs, ces derniers ont commencé a converser sur leurs carrières respectives. Hamid Grine a narré son parcours dans la presse et la genèse de son intérêt pour le roman. D’ailleurs, il a déclaré que l’envie d’écrire lui est venue en lisant les classiques de la littérature. “En lisant Le Rouge et le Noir de Stendhal, je me suis dit pourquoi pas moi”, a-t-il déclaré. Il a par ailleurs évoqué son nouveau livre, Il ne fera pas long feu, dont le sujet abordé est l’histoire d’un directeur de journal qui se fait manipuler par un industriel. Entre outre, Djamel Mati, a évoqué le souci des écrivains à vouloir bien écrire, en expliquant : “avant il y avait un rapport historique dans l’écriture, alors que, maintenant c’est de l’écriture sur soi, sur de la dérision. Et si ces écrivains maintiennent ce style d’écriture, il y aura peut être un nouveau courant sur l’Algérie actuelle”. Lors du débat, plusieurs thèmes ont été abordés par entre autres le journaliste Youcef Sayeh, notamment la difficulté à faire vendre des livres, les écoles et les institutions qui ne s’intéressent pas à la littérature, et les ouvrages d’auteurs algériens qui ne sont pas disponibles dans les écoles, alors que dans les années 1960-1970 cela était pourtant le cas.

***Article 03 :***

El Watan

**Le prix Mohamed Dib : Un événement dans le champ littéraire algérien**



[MOURAD YELLES](https://www.elwatan.com/pages-hebdo/signature/?signature=Mourad%20Yelles)

25 OCTOBRE 2018 À 1 H 37 MIN [518](https://www.elwatan.com/pages-hebdo/magazine/le-prix-mohamed-dib-un-evenement-dans-le-champ-litteraire-algerien-25-10-2018#main-content-section)

**Sous l’égide du ministère de la Culture, avec la participation de la wilaya de Tlemcen, l’association La Grande maison de Tlemcen a organisé, les 11 et 12 octobre, la 6e session du «Prix littéraire Mohamed Dib».**

Cette importante manifestation vient finaliser un long travail de plusieurs mois d’organisation et de concertation de la part des instances dirigeantes de l’association (avec à sa tête, Mme Sabeha Benmansour) et des membres du jury international (présidé par le professeur Mohamed Sari).

A cet égard, et dans la mesure où le prix récompense trois œuvres publiées en Algérie dans les trois langues (arabe, tamazight et français), il est important de rappeler que le jury est composé d’une majorité d’universitaires algériens (résidents et non-résidents) spécialistes des littératures en arabe, tamazight et français.

Quant à la minorité de membres étrangers, il s’agit de chercheurs renommés, spécialistes des littératures maghrébines et francophones, ami/e/s de l’Algérie et qui ont tous/toutes été, à un moment ou à un autre de leur carrière, en poste dans une université algérienne après l’indépendance de notre pays.

Cette année, les trois prix ont été attribués à trois romans : *Débâcle,* de Mohamed Sadoun, *Moul el-Hîra,*d’Ismaïl Yibrir, et *Anza,* de Fahim Messaoudene. Une première constatation s’impose ici. Elle concerne la diversité des sujets, des formes et des écritures, par-delà les différences de langues. Sur ce point, il semble bien que les nouvelles générations d’écrivain/e/s algérien/ne/s ont largement dépassé la phase d’auto-contrition identitaire et de fétichisme linguistique (qu’ont subie leurs aîné/e/s) pour se concentrer sur des problématiques plus centrales.

C’est ainsi que de nouvelles thématiques émergent à présent, abordées dans des langues de plus en plus originales et exigeantes. Nous avons affaire à des créations qui mettent en scène la société algérienne dans sa diversité socio-culturelle, à travers ses multiples composantes identitaires et face à des défis qui engagent l’avenir de l’ensemble de la nation.

De fait, qu’elles usent des ressources de la parabole (tragique ou humoristique), du récit documentaire, du conte fantastique, du roman historique, voire de la référence mystique (en questionnant la grande tradition musulmane de la pensée théosophique soufie), les productions littéraires qu’a eu à expertiser le jury du «Prix Mohamed Dib» se caractérisent toutes, d’une manière ou d’une autre, par leur inscription pleine et entière dans le sillage de la vaste expérience romanesque et poétique de l’auteur de*La Grande maison*.

Par la nature de leurs préoccupations, par la distance critique qu’ils s’emploient à créer et à entretenir dans leur rapport à un référent algérien pour le moins problématique, par leur souci de renouveler les techniques et les formes de leurs créations, les jeunes auteur/e/s font preuve d’une inventivité et d’une originalité qui auraient certainement réjoui le père de *L’Infante maure*.

Par ailleurs, s’il y a lieu de se féliciter du dynamisme de la littérature algérienne contemporaine (toutes langues confondues, mais malheureusement pas encore en arabe algérien !), on ne saurait oublier le rôle essentiel joué par les maisons d’édition (privées et étatiques) nationales dans la découverte et la mise en valeur des nouvelles écritures.

A cet égard, la 6e session du «Prix Mohamed Dib» est tout à fait révélatrice de la vitalité du champ éditorial, puisque pour les trois auteurs, on retrouve deux grands éditeurs (Casbah et Hibr) et un ″outsider″ méritant (Richa-elsam).

A l’avenir, on peut imaginer que l’impact médiatique des prix littéraires (Dib, Djebar, Apulée, Escales, etc.) aidera les éditeurs à prendre encore plus de «risques» littéraires pour imposer de nouvelles plumes, assumant ainsi pleinement leur fonction principale de *«révélateurs de talents»*.

Profitons de cette occasion pour rappeler l’importance de la presse spécialisée et des médias d’une façon générale dans la promotion de notre jeune littérature. On ne dira jamais assez l’influence que peuvent exercer sur un lectorat curieux et généralement réceptif (malgré les nombreuses contraintes et tensions d’un quotidien souvent difficile) un simple article ou un court ″sujet″ à la télévision.

Même si la Radio et la Télévision nationales ont fait et continuent de faire des efforts louables pour accompagner et valoriser la création nationale, il est clair que cela ne suffit pas. Dans le même ordre d’idée, et tout en saluant l’abnégation et le professionnalisme de quelques rares critiques algériens, on ne peut que regretter l’absence sur la scène littéraire nationale d’une revue littéraire de niveau international.

Ce type de publication nécessairement pérenne, impliquant une équipe de lecteurs/trices professionnel/le/s – généralement universitaires ou écrivain/e/s chevronné/e/s est non moins indispensable à la maturation d’une production littéraire de qualité dans notre pays. Enfin, comment ne pas mentionner en la circonstance le rôle crucial des bibliothèques (municipales, scolaires) dans la stimulation et le dynamisme des nouvelles écritures algériennes ?

En parallèle avec le grand projet de refonte des manuels scolaires et la réhabilitation académique des grands noms de la littérature algérienne, dans la mesure où elles favorisent la circulation des œuvres («classiques» et contemporaines, toutes langues confondues), toutes les initiatives tendant à encourager la lecture des textes algériens contribuent de façon déterminante à la redéfinition et à la réactualisation des frontières du champ littéraire national.

Ces différents aspects socio-littéraires ont, bien évidemment, été évoqués à l’occasion de la tenue de la 6e session du «Prix littéraire Mohamed Dib». Il est à signaler pour finir que les membres de l’association et du jury ont également pu débattre des modalités d’organisation et de concertation autour des trois grandes manifestations scientifiques qui marqueront la célébration du centenaire de la naissance du grand écrivain en 2020. Il s’agit essentiellement des colloques de Tlemcen, de Lyon et de Cerisy.

Nul doute que dans ce contexte exceptionnel, entre Tlemcen et la diaspora, à partir des «lieux de l’écriture» dibienne, les spécialistes et chercheurs/euses algérien/ne/s et étranger/e/s auront l’occasion d’approfondir l’étude de l’œuvre à travers ses métamorphoses et ses multiples résonances.

***Article 04 :***

ELWATAN 26/9/2018

**Parution. Thanatocytes, de Méda Seddik : La littérature au service de l’hémophilie**

Chahredine Berriah

28 septembre 2018 à 21 h 19 min 115



Le roman de Méda Seddik, Thanatocytes, plébiscité pour le Littré du roman 2018, décrit les difficultés d’un jeune émigré, Lounès, atteint d’une grave forme de leucémie et en attente d’une greffe de moelle.

C’est son jeune frère, Salim, habitant de l’autre côté de la Méditerranée, que les analyses de compatibilité choisiront comme donneur. L’absence de visa d’entrée en France pour ce dernier l’entraînera vers des risques insensés pour tenter de sauver son aîné. Sonia, sa fille, Amélie, son nouvel amour, et Baya, sa grande soeur, l’accompagneront corps et âme dans ses tourments.

Un regard sans tabous de l’écrivain originaire de Ghazaouet, sur les contradictions et les moeurs dévoyées de nos différentes sociétés. Méda Seddik, fils d’émigrés, a grandi dans le quartier Bléville, au Havre, où son père était ouvrier au port et sa mère femme au foyer. Après ses études de médecine, il se spécialise en hématologie et en cancérologie. Il exerce à ses débuts au Centre national de transfusion sanguine de Paris, où il fit la rencontre du docteur Jean-Pierre Allain.

C’est ce dernier qui lui propose de s’intéresser à l’hémophilie. Pr Seddik se consacre alors, durant plusieurs années, à soigner les enfants atteints de cette maladie. Le scandale du sang contaminé, qui entraîna le décès de nombre d’entre eux, le dissuade de poursuivre sa vocation. Il intervient régulièrement à la radio dans des chroniques médicales. Thanatocytes est son premier roman. «T’es encore malade, papa ? dit Sonia en l’embrassant sur le visage. Quand est-ce que tu sors ? T’es resté trop longtemps, tu ne crois pas ?» continua-t-elle en le secouant par l’épaule.

– «Il faut que je guérisse totalement, mon trésor. Moi aussi j’aimerais en finir, tu sais», avait-il débité amèrement. Quand Lounès, un jeune émigré vivant en France depuis plusieurs années, apprend qu’il est atteint d’une forme grave de leucémie, c’est une nouvelle bataille qui commence… Une bataille que nous raconte avec une forte émotion Méda Seddik. Un hémophile au service de la littérature…

Une littérature qui devient utile à l’hémophilie…

**Questions :**

Après la lecture des quatre articles (documents complémentaires), veuillez répondre aux questions suivantes :

1- Dans quels journaux sont publiés ces articles ?

2- Quels en sont les auteurs ?

3- De quoi traitent-ils ? Et comment se présent-ils (la forme) ?

Bon courage